



ARTHUR DANSEREAU



R. . . ., aborde l'autre jour un de mes amis :

— Savez-vous, lui-dit-il, la nouvelle au sujet de M. Dansereau ?

— Non.

— Eh bien, le voilà homme de lettres.

— Mais il l'a toujours été depuis que je le connais, répond le second tout interloqué

— Jamais autant qu'aujourd'hui, répond le premier, car il est sacré maître de poste de Montréal. Tête du second !

A mon tour, je salue l'homme de lettres par excellence. Il n'a pas cherché le poste ; mais comme il n'en est pas de trop élevé qu'il ne puisse remplir, les lettres auront beau être chargées, elles pèseront légèrement sur ses fortes épaules. Cette position équivant presque à un ministère. Le titulaire commande environ deux cent cinquante employés, chefs de division, commis, facteurs, messagers. Et ce nombre s'accroît rapidement avec le prodigieux développement de Montréal. Pareil contrôle représente une grosse responsabilité.

M. Dansereau succède à M. Guillaume Lamothe, qui prend sa retraite après de longues années passées au service du public. M. Lamothe était chef de police, voilà plus de vingt-cinq ans, et l'on se rappelle le bruit qui se fit autour de son nom dans l'affaire de Saint-Albans. Avant M. Lamothe, on trouve parmi les directeurs de la poste des noms tels que celui de M. J.-B. Meilleur, l'ancien surintendant de l'instruction publique, et de M. Alfred Larocque, deux de nos citoyens les plus regrettés. S'ils avaient pu être consultés, ils admettraient qu'ils n'auraient pu trouver un successeur plus compétent.

Voilà longtemps que M. Dansereau a été présenté au public, que les gazettes lancent son nom à tous les vents, qu'elles le dissèquent sans merci, que sa figure est familière aux citoyens de Montréal. C'est un homme que l'on voit partout. Est-il ubiquiste ? Je suis tenté de le croire. Combien de fois ne l'ai-je pas rencontré dans le salon d'un ministre, au bureau d'une gazette, d'un homme d'affaires, au club, au restaurant, et que sais-je, dans le coin retiré d'une chapelle, peut-être. Il est de tous les caucus, de toutes les délibérations. Rien dans le monde politique ou municipal ne se règle sans qu'il en ait connaissance, ou qu'il soit consulté. C'est un véritable lever que celui qu'il donne chaque jour au Saint Lawrence Hall, entre midi et une heure. Si la diplomatie était une profession parmi nous, voilà longtemps qu'il en aurait tous les chevrons. Qu'il en connaît bien les ficelles ! Apparemment, de l'avis de tout le monde, mais faisant, en somme, à sa tête. Et quelle tête ? L'une des plus fortes, les mieux remplies du pays. Pic de la Mirandole y logerait de *omni re scibi*. Je ne sais pas de cerveau d'une structure plus parfaite. Je le livre à l'étude des physiologistes. Ils en seront émerveillés.

A qui devons nous le haut dignitaire ? Nous allons voir qu'il est de bonne race. Il naquit le 5 juillet 1844, à Contrecoeur, la patrie de sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, de feu Jean Baptiste Rolland, sénateur, de M. Hurteau, ancien député, etc. Comment pareil bleu pouvait-il sortir d'une paroisse aussi rouge ? Il est vrai que, depuis, elle est revenue à de meilleurs sentiments.

Son père, M. Clément Dansereau, était un riche

NOTE DE LA RÉDACTION — Le MONDE ILLUSTRÉ se fait un devoir de prévenir ses lecteurs qu'il laisse entièrement à chacun de ses correspondants l'honneur et la responsabilité des opinions politiques ou sociales par eux émises dans ses colonnes.

cultivateur qui reçut une instruction classique au collège de Montréal. Il avait eu pour condisciple son voisin de Saint-Antoine, celui qui devait être sir George Etienne Cartier. Tout le monde sait que les amusements du temps se déroulaient surtout sur les bords de la rivière Chambly, où vivaient les grandes familles ; et c'est là que se rencontrait la belle jeunesse de l'époque. Tous deux s'étaient pris d'une affection sincère et quand le grand homme brigua les suffrages des électeurs de Verchères, de 1848 à 1857, il ne trouva pas de plus solide appui que M. Clément Dansereau. Celui-ci et le vénérable M. Archambault, notaire de Varennes, furent pendant longtemps les piliers du parti conservateur dans ce comté. Au besoin, M. Clément Dansereau montait sur le husting et haranguait les électeurs. Juge de paix, très au fait de la loi, il décidait avec autorité, jouant le rôle de pacificateur, conseillait les compromis, empêchait ces mille procès qui sont la ruine de tant de familles. Jean-Baptiste est un rude plaideur, on le sait !

Par sa mère, M. Clément Dansereau était frère de M. l'abbé Jean Baptiste Dupuis, curé de Saint-Antoine, un théologien remarquable, qui est mort voilà une dizaine d'années. Un autre de ses frères, le Dr Dansereau, s'est éteint vers la même date, en Louisiane, où il a passé une partie de sa vie. Planteur par état, il possédait une centaine d'esclaves, mais la guerre de sécession le ruina comme tant d'autres. Il alla refaire sa fortune au Brésil, puis revint en Louisiane, où il fut emporté par la terrible épidémie de la fièvre jaune.

Madame Clément Dansereau, née Louise Fiset, avait pu é son instruction au couvent de Saint-Denis. Elle se dévoua tout entière aux soins de ses enfants, au nombre de dix-huit. Pareille tâche pour être bien remplie demande la femme forte de l'Évangile. Nous voilà en présence d'une véritable famille canadienne ! Onze survivent : Arthur, Pierre, Ulysse, Clément, Edmond, Louis, Ida, Caroline, Hermine, Alma et Hortense. Clément, qui a passé par le *Monde*, est l'un des rédacteurs bien connus de la *Presse*. Il est rare que la vocation de journaliste soit isolée dans une famille. Edmond, qui a fondé le *Moniteur du Commerce* et le *Journal du Dimanche*, construit maintenant des pavés pour ne pas faire oublier ceux que notre héros a lancés. Alma porte ce joli nom parce qu'elle est née le jour de la grande victoire des Français. La poudre pénètre jusque dans la sacristie !

Qui n'a pas entendu parler du frère de cette brave femme ? Le Rév. Père Fiset, un trappiste intrépide, éminent, qui n'ayant pas trouvé assez rigide la loi des Oblats, alla s'enfuir dans un monastère d'Algérie, où il est mort, en 1878, sous le nom de Père Marie-Edmond. Le Père Fiset fut vingt-cinq ans trappiste. C'est lui qui recevait les étrangers à la maison de Staouéli : nom que son neveu a donné à sa résidence de la Longue Pointe. Quand le fameux général MacMahon administra l'Algérie, il se plaisait à rendre visite, avec la duchesse, au trappiste canadien. Pas un seul compatriote n'a mis les pieds en Afrique, sans aller saluer le Père Fiset. Avec quel enthousiasme mon pauvre ami, Joseph Loranger, en parlait ; et cet enthousiasme était partagé par son compagnon, M. Wilfrid Marchand.

M. Arthur Dansereau compte parmi ses cousins germains trois autres prêtres, trois frères, dont il est justement fier, et dont il est l'ami intime : l'abbé Jean-Baptiste Dupuis, curé de Saint-Antoine, l'abbé Joseph Dupuis, curé de Farnham et l'abbé Alfred Dupuis, curé de Saint-Paul, Abbottsford. Tous trois sont des hommes de grande valeur, d'une vertu à toute épreuve : d'ordinaire ils accompagnent Sa Grandeur Mgr Moreau, dans ses visites pastorales. C'est la plus belle marque de confiance que l'évêque puisse leur décerner.

Avant d'étudier le français, le jeune Dansereau, âgé de huit ans, alla apprendre l'anglais dans une famille irlandaise de la sixième concession de Saint-Athanase. Il passa là six mois, et, quand il revint chez ses parents, s'il avait mangé un peu plus de *gallettes* qu'il ne faut, il parlait la langue d'O'Connell avec une facilité étonnante.

Les Clercs Saint-Viateur de Verchères lui communiquèrent ensuite les rudiments de l'in-

struction. Ce sont d'excellents éducateurs—celui qui écrit ces lignes leur doit de tenir une plume— puis il entra au collège de l'Assomption qui le réclame comme l'un de ses plus brillants élèves. Le collège avait pour supérieur un homme fort distingué, M. l'abbé Barette, et pour directeur, M. l'abbé Dupuis, futur curé de Sainte-Elizabeth. Parmi ses compagnons de philosophie, M. Dansereau se plaît à citer l'honorable Wilfrid Laurier et M. l'abbé Camille Caisse. Il apprenait ses leçons avec une telle facilité qu'il ne les étudiait guère, quoique les sachant toujours, mais en revanche il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main. Il n'a cessé d'être grand liseur, et pendant longtemps il fut bibliomane effréné. M. Laurier faisait de même, tout en ayant des allures de philosophe.

M. Dansereau était à la tête de tous les jeux, de tous les amusements. Il organisa même un régiment qui paradait avec des fusils de bois, en attendant que le gouvernement lui fournit des armes véritables. Ce régiment exista pendant plusieurs années. Acrobate, équilibriste, sauteur, coureur, il étonnait ses camarades par sa souplesse, son agilité, ses tours d'adresse, sa force musculaire. Des sauts de vingt-deux pieds ne l'effrayaient même pas—qui peut en faire autant, même parmi ceux qui portent des défis dans les gazettes ? De la souplesse physique à la souplesse politique, M. Dansereau a montré, qu'il n'y a pas, après tout, une si grande distance. Mais c'est aux autres qu'il destine le saut périlleux.

Ses études terminées, qu'allait-il devenir ? Le chanoine Fabre qui décidait les vocations—et chacun admet qu'il avait les grâces d'état—l'envoya tout droit dans le monde. Il aurait tout aussi bien pris la soutane, car il eut toujours l'esprit profondément religieux ; c'est non seulement un croyant, mais un pratiquant.

Arrivé à Montréal, au mois de septembre 1862, il se présente chez Cartier, l'ami de son père, pour étudier le droit. Mais Cartier l'en dissuade : — « Allez plutôt chez M. Girouard. Ici vous perdrez votre temps, on y fait trop de politique. M. Girouard est un jeune avocat, mais il est très capable ; vous apprendrez le droit la mieux qu'ailleurs. » Et M. Dansereau devint maître-clerc chez M. Girouard en même temps, je crois, que l'honorable M. Taillon, notre futur procureur-général. Il y fit beaucoup d'écritures, nonobstant ses pattes de mouche, et, le 4 septembre 1865, le barreau le recevait dans son sein. Mais je parie que son nom n'a jamais paru au bas d'un papier timbré.

Je vais vous en donner la raison. M. Dansereau est un admirable plaideur, sauf lorsqu'il faut s'exhiber en public. Il est alors timide comme une jeune fille. Au grand banquet de la Saint-Jean-Baptiste tenu en 1874, il réussit à débiter un discours qu'il avait écrit avec soin, et il croit avoir fait un tour de force. Lui si abondant, si fécond, qui peut noircir presque instantanément des colonnes de gazettes, tout en blanchissant quelqu'un, est tout perplexe, tout figé, tout paralysé, lorsqu'il lui faut pérorer *coram populo*. Et cependant il trouve des paroles d'or pour les autres.

N'étant pas de sang cicéronien, il comprit qu'il était né littérateur, journaliste. Au lieu d'être sur ses lèvres l'éloquence sortirait de sa plume. Il a même écrit des vers qui ne sont pas à dédaigner. . . . Excepté de ceux auxquels il les jetait par la tête dans un moment de mauvaise humeur. Alors on pouvait croire qu'il cinglait avec le fouet de Juvénal.

En 1863, la *Minerve* eut besoin d'un traducteur. Depuis quelques semaines elle paraissait chaque jour, ce qui était toute une innovation, tout un événement.

MM. Duvernay réclament ses services, et il accepte, alternant avec Provencher pour le travail de nuit, sans négliger sa besogne d'étudiant en droit. Il a toujours aimé à conduire plusieurs affaires de front.

Evariste Gélinas était le rédacteur en chef. C'était un homme de grand talent, d'un jugement solide, au style souple, élégant, sarcastique, donnant des coups de plumes qui étaient parfois des coups de couteau, tant ils entaillaient la chair ennemie. Avec tout ce talent, d'une nature indolente, insouciant. On lui doit une campagne